

## ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

### Le délavage de cerveau

**J**E ME SOUVIENS de conversations familiales, lors de la mise en place du RMI, en 1988. Il y était question de décadence, de tire-au-flanc encouragés par ce revenu, de fiscalité toujours plus lourde, de l'instauration – fantasmée – de travaux forcés, etc. J'étais trop jeune à l'époque pour avoir un avis sur le sujet ; qui plus est, élevé dans le culte de la sécurité de l'emploi et de la réussite sociale, je ne pensais pas être un jour concerné par cette allocation. C'est pourtant chose faite, dix ans après, puisque me voilà allocataire de ce providentiel revenu. Entre-temps, j'aurai mené des études universitaires tambour battant, décroché un travail rémunérateur et, à peine installé, j'aurai envoyé tout promener, mon travail, ma compagne, mes amis, ma famille-hurlement, et je me serai retrouvé plusieurs mois dans une situation très délicate, sans argent ni domicile, à la merci de mes folles douleurs si longtemps contenues. C'est

dans ce contexte que j'entraî en RMI comme d'autres entrent en religion.

Mes ex (j'entends ex-père, ex-mère, ex-compagne et ex-colègues) l'ont vu comme la première marche d'une descente aux enfers, ce en quoi ils n'avaient pas tout à fait tort. La honte partagée dans une salle d'attente miteuse, les premiers entretiens avec une assistante revêche, les justifications maladroites et les rêveries affolées d'insertion, à une époque où le RMI évoquait beaucoup plus la sanction que l'opportunité sociale, tout ça n'avait rien d'agréable. Mais le pire m'attendait quelques marches plus bas, dans la mémoire retrouvée d'une adolescence docile et douloureuse, à écouter religieusement les enseignements des hommes de la famille.

Je me souviens de l'air pénétré qu'ils prenaient pour dire, par exemple, que le citoyen n'avait pas que des droits, qu'il avait d'abord et avant tout des devoirs. À les voir, les yeux brillants, la respiration courte, les doigts levés à hauteur du visage, cherchant à capturer une si puissante et délicate vérité, je ne doutais pas qu'ils aient raison. À les entendre, ils étaient des modèles de vertu et de civisme ; je les côtoyais suffisamment, cependant, pour savoir tout ce que leur attachement à de grands principes avait de relatif. Ils stigmatisaient le cynisme des grands financiers de ce monde, mais eux-mêmes, à la mesure de leurs petites connaissances, fraudaient le fisc ; ils se scandalisaient du sans-gêne d'un Maghrébin pauvre qui se faisait passer pour son frère naturalisé afin de se faire opérer en France, mais eux-mêmes trichaient avec l'administration. Il arrivait même qu'au cours d'une conversation ils passent sans transition de la vertu outragée aux échanges de petites combines. Bref, ces hommes me fournissaient à la pelle les occasions de les considérer comme des imbéciles, mais je m'obsti-

nais à les voir comme des héros. Leurs compromissions m'apparaissaient comme autant d'actes remarquables destinés à donner le change dans un monde pourri, gangrené par le vice et la cupidité. L'exercice de l'honnêteté et de la droiture semblait être réservé à la famille, qui est, après tout, le fondement de la société civile.

Le problème, c'est qu'ils n'étaient ni droits ni honnêtes avec leurs proches parents ; s'ils trompaient leurs épouses, c'était parce qu'elles-mêmes, en tant que femmes, les trahissaient de mille petites manières, et si mon père me rouait de coups, c'était pour des raisons de haute pédagogie. J'avais beau faire le benêt, je finissais quand même par me demander où s'exerçait leur vertu : faute de mieux, j'imaginai que quand ils s'enfermaient, seuls dans une chambre, sans rien faire, ils étaient honnêtes. Il fallut l'énorme pression liée au manque d'argent et de considération sociale pour faire sauter en moi cette étrange complaisance, cet acharnement à considérer comme des héros du monde moderne ceux qui n'étaient que de simples coquins.

L'allocation du RMI joua un rôle étonnamment central dans ce déconditionnement. Si j'avais été sale, pouilleux, malade, drogué, pris de méchants délires, j'aurais encore trouvé place dans cette compréhension tordue du monde qu'on avait voulu m'inculquer : j'aurais été le sacrifié, celui qui, même dans les meilleures familles, paye pour maintenir les autres dans leurs petites histoires et leurs grandes illusions ; ou mieux encore, dans un registre plus franchement religieux, j'aurais incarné le mendiant sublime, si proche de Dieu dans sa détresse et son dénuement. Mais non, j'étais bien pire que tout ça : la déchéance fut totale, et surtout elle perdit tout son cachet quand je demandai – et obtins – le RMI, cet aménagement laïc et efficace de la précarité. Je parachevai la trahison en

considérant l'érémissisme comme une aventure à part entière. Le délavage de cerveau pouvait commencer.

J'ai souvenir d'avoir lu qu'à l'origine le RMI était destiné à venir en aide aux citoyens pauvres ayant des problèmes de structuration mentale, mais que son usage s'était considérablement étendu et avait beaucoup évolué. L'auteur consulté parlait à cet égard de « dérive assistancielle » : suis-je un des éléments de cette dérive, moi, Georges Wesson, bac + 7, avec expérience du marché du travail, plein de ressources et d'allant, issu de la classe moyenne supérieure, ou suis-je au contraire le destinataire-type de ce revenu, car mentalement déstructuré, pas au point d'être interné en hôpital psychiatrique, mais suffisamment tout de même pour n'avoir plus envie de travailler à quoi que ce soit, en dépit du bon sens et de la nécessité ? Je ne sais, et ne chercherai pas à répondre à la question. Ce livre est le récit d'un délavage, parfois subi, parfois provoqué, le récit d'une folie devenue lisible par la grâce de l'écriture, une folie plus ou moins contrôlée et, j'ose l'espérer, plutôt distrayante pour le lecteur.

Il n'y a ni honte ni fierté à percevoir l'allocation. C'est un lien comme un autre, une aventure comme une autre, même s'il est délicat d'en faire état. C'est aller en effet à rebours du sens commun, qui considère ce revenu comme une aide provisoire, un pis-aller un brin infamant ; et c'est aussi s'exposer à la colère de contribuables mauvais payeurs qui estiment que leur argent – autrement dit leur très précieuse substance – passe directement de leur poche à celle de ces fainéants de érémissistes. Ces derniers sont tolérés quand ils cherchent du travail avec la ferveur d'un chevalier de la Table ronde, ou quand ils s'abîment dans l'oisiveté ou l'alcool. D'un côté, ils justifient l'existence du RMI en tant qu'il promet l'insertion sociale par le travail, et d'un autre

en tant qu'il achète la paix sociale. Mais les érémites qui ne veulent ni travailler ni déchoir, juste voir où les vents les mènent, juste se laisser « assistanciellement dériver », ces érémites-là sont injustifiables. Donc ils se taisent. Moi excepté. Peut-être parce que mon aventure touche à sa fin, la Commission locale d'insertion de Montpellier-Centre ayant décidé de suspendre mon allocation, après plusieurs années de bons et loyaux services.

## Le « potentiel de situation »

DU TEMPS où je travaillais, nous avions coutume, ma compagne et moi, de nous retrouver au lit dès sept heures du soir, pour des séances de lectures paresseuses. Le plus souvent, nous avions acheté ensemble nos magazines préférés dans une maison de la presse, avant de rejoindre notre appartement douillet. Mon choix se portait sur des journaux sérieux – *Science et Vie*, *le Monde Diplomatique*, etc. –, tandis que mon amie s'en tenait à des magazines plus aérés – *Gala*, *Elle*, *Fémina*, etc. Elle ne lisait quasiment rien d'autre, mais n'en était pas bête pour autant. À ma décharge, je dirai que c'était encore une époque où je croyais que l'intelligence dépendait de la qualité des lectures. J'avais pourtant face à moi un contre-exemple flagrant, et s'il m'arrivait parfois de la taquiner sur le sujet, je devais bien reconnaître que sa compréhension du monde était autrement plus précise que la mienne. Elle écoutait avec beaucoup d'attention mes synthèses philosophiques et politiques, les commentait, puis retournait à ses magazines avec délectation. Couché à ses côtés, entouré de mes journaux sérieux, je finis par avoir l'étrange impression de faire mes devoirs.

Un soir, je craquai et m'essayai à ses magazines people. J'y trouvai de l'agrément, et plus encore à commenter les articles avec mon amie. Nous étions dans le plaisir du simple bavardage, coups du sort, carrières brisées, ascensions fulgurantes, photos de soirées mondaines, bonheur d'en être, bref, la vie.

Plusieurs années après la Grande Catastrophe, je voulus

retrouver des effluves de cette heureuse complicité et j'achetai, seul cette fois-ci, un magazine *people*, que j'allai lire dans une chambre d'hôtel louée pour l'occasion. Je tombai sur un article retraçant les débuts de la carrière d'un célèbre acteur anglais, Hugh Grant. Ce dernier avait fait mille et une démarches pour se faire engager dans des films, sans succès. Découragé, il s'était enfermé six mois dans son appartement, à visionner des cassettes vidéo en mangeant des chips et en buvant des canettes de bière, quand un beau jour un réalisateur l'appela pour lui proposer un rôle qui allait le lancer. D'après l'article, la probabilité d'être contacté par un réalisateur alors que vous n'avez donné aucune nouvelle de vous pendant six mois est quasi nulle ; or tout semblait s'être joué sur ce coup de téléphone providentiel.

J'éteignis la lumière et me recroquevillai dans mon lit, la tête sous les couvertures, pour imaginer la conversation que nous aurions pu avoir sur le sujet, mon amie et moi. Je lui parlais dans ma tête, et l'imaginai en train de m'écouter, mais j'aurais été bien en peine de deviner ce qu'elle m'aurait répondu, tant ses paroles étaient surprenantes. Je devais redoubler d'inventivité pour combler son absence, et c'est ainsi qu'en m'excitant tout seul, j'en vins à faire le lien aussi étonnant que fécond entre ce qui était arrivé à Hugh Grant et ce que je savais de la philosophie chinoise.

Le coup de téléphone du réalisateur n'était ni un coup de chance, ni même un miracle – celui dont je rêvais pour me tirer d'une situation impossible –, mais le résultat mécanique d'une accumulation du potentiel de situation. En usant de ce concept, les philosophes et stratèges chinois thématisaient en quelque sorte notre « rien ne sert de courir, il faut partir à point », ainsi que notre « goutte qui fait déborder le vase ». Lorsque du potentiel de situation s'accumule à votre avantage, vous n'avez rien

d'autre à faire qu'à favoriser son accroissement par des actes précis et discrets, situés très en amont de l'action décisive, goutte après goutte. La précision et la discrétion sont si essentielles qu'il vaut mieux ne rien faire, par exemple en avalant des bières et des vidéos pendant six mois, plutôt que de s'agiter dans tous les sens. S'il avait poursuivi ses tentatives pour se faire embaucher, Hugh Grant aurait troublé le processus d'accumulation par trop de tension nerveuse, il l'aurait retardé, voire même annulé.

En faisant le lien entre l'histoire particulière d'un acteur – merci les magazines people! – et mes austères lectures philosophiques, je m'exposais à relire ma propre histoire d'une façon nouvelle. C'est ainsi qu'enfoui sous mes couvertures j'accueillis ce soir-là dans ma vie ce merveilleux concept d'accumulation du potentiel de situation. Il fallut lui faire de la place dans mon esprit encombré, et je dus pour cela virer toutes les questions qui me tarabustaient et qui l'encombraient encore, à savoir : Qu'ai-je fait de ma vie ? Suis-je bon à quelque chose ? Qu'est-ce que je veux faire ? Vais-je réussir ? et ainsi de suite. Désormais, à toutes ces questions devenues oiseuses je pouvais répondre avec une tranquille assurance : j'accumule du potentiel de situation. Je découpai la photo de Hugh Grant, et je la glissai pieusement dans mon portefeuille. Elle devint mon icône, mon talisman, mon étendard. Je la montrai à tous mes amis, qui dès lors cessèrent de se faire du souci pour mon avenir : n'est-il rien de plus prometteur, en effet, qu'un homme qui accumule du potentiel de situation ?

J'avais développé une telle assurance que j'osai en parler à l'assistante-instructeur de l'époque, un jour qu'elle était de bonne humeur. Elle se sentit un brin déroutée, ayant habituellement affaire à des personnes si peu confiantes en elle-même qu'elles n'entreprenaient rien. Je n'entreprenais rien, moi non



plus, mais je ne doutais plus de rien. J'étais comme un sauteur à la perche qui s'économise en passant son tour sur des hauteurs qu'il estime passables.

Reprenant mon argumentation, l'assistante-instructeur me fit très justement remarquer qu'un général chinois qui accumule du potentiel de situation le fait dans un domaine qui lui est propre – la guerre – et que par conséquent je devais, moi aussi, avoir un domaine d'activité. J'étais pris au dépourvu, ne sachant plus si je pouvais considérer la perception de mon RMI comme une activité à plein-temps, et cette bonne âme entreprit de me guider. Voulais-je actualiser mon potentiel de situation dans le domaine de l'enseignement, de l'art, du commerce? Je répondis chaque fois par une moue dubitative, comme si mon niveau d'accumulation pouvait me faire espérer mieux que tout cela. À la fin, légèrement agacée, elle me suggéra de me présenter directement à l'élection présidentielle; je faillis lui dire que ça ne me tentait pas non plus, mais je baisai les oreilles et rangeai ma queue entre mes jambes. Je venais de comprendre que mon accumulation, au lieu de chercher à s'épuiser dans l'exercice d'une profession, me poussait à aimer l'accumulation. L'acte sur lequel débouche toute accumulation était chez moi l'acte d'accumuler encore et encore. L'assistante-instructeur m'avait involontairement fait découvrir que je n'avais aucune vocation pour quoi que ce soit, mais tout au contraire une sorte de vacation. Je m'abstins de lui faire part d'une pareille découverte et de la remercier pour son aide. Le temps n'était pas encore venu de me faire bouter hors du RMI.